

## Scène 6

AMÉLIE, ADONIS, IRÈNE

ADONIS, *entrant et s'effaçant pour livrer passage d'Irène.* – Si madame veut entrer !

*Irène entre. Tenue correcte et sévère. Un voile épais, arrêté au ras du nez cache son visage.*

AMÉLIE, *très courtoise.* – Entrez, madame !

IRÈNE, *avance de deux pas.* – C'est bien à madame Amélie d'Avranches que ?...

AMÉLIE. – C'est moi, madame.

*Elle lui indique le canapé et, pendant qu'Irène passe, va chercher près du piano la chaise qu'elle descend à proximité gauche du canapé. Pendant ce temps, Adonis est sorti. Une fois dehors, à travers les vitres de la porte, au-dessus des brise-bise, on voit sa tête apparaître pour jeter un dernier regard moqueur du côté d'Irène ; après quoi, il disparaît.*

IRÈNE, *à peine assise*. – Ah ! madame ! la démarche que je tente près de vous est d'un ordre tellement délicat !... Aussi l'émotion !...

AMÉLIE, *accueillante*. – Remettez-vous, madame, je vous en prie !

IRÈNE. – Voilà ! Il s'agit de... (*Vivement comme se reprenant*) d'une amie.

AMÉLIE, *s'asseyant*. – Ah !

IRÈNE, *la lorgnant à travers son face-à-main*. – Mais, pardonnez !... Je vous regarde !... il me semble, c'est curieux ! que vos traits ne me sont pas inconnus.

AMÉLIE, *le faisant à la femme du monde*. – Mon Dieu, c'est possible, madame ! Je... je fréquente beaucoup.

IRÈNE, *avec hésitation*. – Non, non ! mais... est-ce qu'avant d'être ce que... enfin, est-ce que vous avez été toujours... euh !...

AMÉLIE, *comprenant ce qu'Irène n'ose dire*. – Oh ! non, madame !... (*Avec importance*.) Fille d'un ancien fonctionnaire de la République...

IRÈNE, *lui coupant la parole*. – Ah ! non ! non ! Alors non ! Excusez-moi, c'est une ressemblance.

AMÉLIE. – Il n'y a pas de mal ! Et vous disiez alors que vous veniez ?...

IRÈNE, *vivement et en appuyant sur le mot.* – Pour une amie, oui ! (*Insistant.*) Une de mes bonnes amies !... Je me suis chargée. – Ah ! l’amitié crée quelquefois de ces obligations ! Excusez-moi de ne pas vous dire le nom de la personne...

AMÉLIE, *avec bonhomie.* – Oui, madame, oui.

IRÈNE, *se croyant obligée de donner des détails.* Mais c’est une femme mariée, vous comprenez ! Et vis-à-vis d’un mari, n’est-ce pas ? On ne doit pas oublier qu’on a des devoirs...

AMÉLIE, *vivement.* – Oh ! Serait-ce au sujet de son mari que ?...

IRÈNE, *très naturellement.* – Non, non ! c’est au sujet de son amant.

AMÉLIE, *un peu interloquée.* – Ah ?... Ah ?

IRÈNE, *avec chaleur.* – Ah ! madame, si vous saviez !... Si vous saviez comme elle l’aime !

AMÉLIE, *approuve malicieusement de la tête, puis.* – Votre amie ?

IRÈNE, *interloquée.* – Hein ? mon... mon amie, oui ! C’est son premier amant, pensez donc !

AMÉLIE, *comiquement compatissante.* – Oh !... Pauvre femme !

IRÈNE. – Et vous ne vous figurez pas ce que c'est pour une femme mariée, « le premier amant » ! ce que ça représente de choses exquisés ! d'hésitations ! de luttés ! de remords de conscience !

AMÉLIE, *moitié souriante, moitié mélancolique* –  
Oui, madame ! oui !

IRÈNE, *avec une sorte d'extase*. – Ah ! la première faute ! (*Brusquement et gentiment*.) Mais, madame, vous devez avoir connu ça ?

AMÉLIE, *sur un ton légèrement espiègle*. – Dame... oui !

IRÈNE. – Eh ! bien, rappelez-vous !

AMÉLIE, *mélancolique, avec du vague dans le regard*. – Oui !... moi ; ce fut un Danois !

IRÈNE, *avec un sursaut de stupéfaction*. – Un chien ?

AMÉLIE. – Quoi ?... Oh non ! un homme du Danemark.

IRÈNE. – Ah !... (*Corrigeant*.) Un Danois.

AMÉLIE, *très souriante*. – C'est ce que j'ai dit...

IRÈNE, *un instant interloquée, récapitulant, puis s'inclinant devant l'évidence*. – Ah !... Ah ! oui ! Oui, en effet, un... un Danois.

AMÉLIE, *avec un geste d'insouciance*. – Depuis, tant d'eau a passé sous le pont !

IRÈNE, *s'emballant peu à peu*. – Ah ! oui, mais pour elle ! pas pour mon amie ! Pour elle, c'est le premier, c'est l'unique !... Ah ! si elle devait le perdre, ah ! ce serait horrible !

AMÉLIE, *qui l'écoute d'un air malicieux, avec des dodelinements de tête*. – *Brusquement et gentiment*. – Vous l'aimez donc bien ?

IRÈNE, *s'enferrant carrément*. – Oh ! follement !

AMÉLIE, *sur le même ton et avec le même sourire*. – Vous êtes charmante.

IRÈNE. – Hein ! (*Toute confuse, se levant*.) Oh ! madame, madame ! Qu'est-ce que vous m'avez fait dire ! Non, non, c'est... c'est mon amie.

AMÉLIE, *qui s'est levée instinctivement en la voyant se lever – sympathiquement*. – Vous vous méfiez donc bien de moi ?

IRÈNE, *toute honteuse*. – Oh ! madame.

AMÉLIE, *sur un ton badin*. – D'ailleurs, je ne vous connais pas, par conséquent... ! (*Changeant de ton*.) Et puis, la discrétion est notre devoir professionnel.

IRÈNE, *brusquement*. – Ah ! et puis, tant pis ! il faut avoir le courage de ses actes ! Eh ! bien, oui, madame ! c'est moi !

*Elle se rassied.*

AMÉLIE, *malicieusement*. – Si vous croyez qu'il m'avait fallu tant de temps pour deviner !

IRÈNE. – Oh ! madame ! alors, dites-moi que ce n'est pas vrai, ce que j'ai appris. Oh ! ce serait si mal ! Vous qui pouvez en avoir tant que vous voulez ! Et moi, moi qui n'en ai qu'un, songez donc !... L'univers entier, tout le reste des hommes, je vous l'abandonne ! Mais pas lui ! Laissez-le-moi !

AMÉLIE, *se levant*. – Mais quoi ! quoi ?

IRÈNE. – Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, qu'il doit vous épouser ?

AMÉLIE. – Hein ? Qui ?

IRÈNE. – Marcel Courbois ?

AMÉLIE. – Marcel Courbois ! Moi ! Moi ! (*Éclatant de rire.*) Ah ! Ah ! Ah !

*Elle remonte vers la baie en riant.*

IRÈNE, *se levant et suivant Amélie machinalement et par un mouvement arrondi qui lui fait prendre le n°1.*

– Eh ! bien, où allez-vous ?

AMÉLIE, *la voix hachée par le rire.* – Laissez !  
(*Appelant.*) Étienne ! Étienne !

VOIX D'ÉTIENNE. – Quoi ?

AMÉLIE. – Viens ! Viens un peu !

*Elle redescend, milieu scène, près du canapé. Irène a gagné jusqu'à la table de jeu.*

## Scène 7

Les mêmes, ÉTIENNE, puis, plus tard, tous les personnages qui étaient avec Étienne dans la pièce voisine

ÉTIENNE, *arrivant et s'arrêtant à hauteur à Amélie, mais au dessus du canapé.* – Qu'est-ce qu'il y a ?

AMÉLIE, *à moitié, suffoquée par son rire.* – Voilà madame qui... ah ! ah ! ah !

ÉTIENNE, *s'inclinant.* – Madame !

AMÉLIE. – ... qui vient tout affolée me demander...

IRÈNE, *interrompant vivement*. – au nom de mon amie !

AMÉLIE, *pour lui donner satisfaction*. – ... d'une de ses bonnes amies....

ÉTIENNE. – Aha !

AMÉLIE– ... s'il est vrai que j'épouse Marcel Courbois...

ÉTIENNE, *étonné et amusé*. – Marcel !

AMÉLIE. – L'amant de mad !... (*Corrigeant vivement sur un geste d'Irène.*) de l'amie de madame.

ÉTIENNE. – Marcel ! toi ! toi ! Ah ! ah !, ah ! ah ! ah !... Ah ! que c'est drôle !

AMÉLIE, *se laissant tomber sur le canapé*. – Hein !

*Ils se tordent de rire.*

IRÈNE, *moitié riant, moitié pleurant*. – Ah ! vraiment ? Oui ?... C'est...si drôle que ça ?

LES DEUX, *se tordant*. – Ah oui !... Oui !...

IRÈNE, *de même*. – Que je suis contente ! Vous ne sauriez croire combien-je suis contente.

ÉTIENNE. – Vraiment ?

IRÈNE, *de même*. – Je ne comprends pas ce qui vous fait rire ; mais je vois que vous riez et... et ça me fait du bien.



ÉTIENNE, *la considérant avec un sourire édifié et sympathique.* – *Malicieusement.* – Ah ! madame ! que vous aimez donc bien madame votre amie.

IRÈNE, *pataugeant.* – Hein ! oui... non !... je...

AMÉLIE, *avec bonhomie.* – Vous voyez, ça ne trompe personne.

IRÈNE, *avec décision.* – Ah ! et puis, maintenant, j'en ai pris mon parti !

*Tout en parlant, elle a gagné jusqu'à la chaise descendue par Amélie près du canapé.*

ÉTIENNE, *s'avançant entre la chaise et le canapé mais un peu au-dessus.* – Marcel Courbois ! Mais qui a pu vous faire supposer ?

IRÈNE, *s'asseyant sur la chaise près d'Amélie assise sur le canapé.* – Eh ! bien, voilà : c'est ce matin. Comme c'était dimanche, j'étais allée à la messe de onze heures...

ÉTIENNE. – Ah ?

IRÈNE. – ... la passer chez lui.

ÉTIENNE, *assis sur le bras gauche du canapé.* – Ah ! bon !

IRÈNE. – Dame ! Vous comprenez : étant marié, on n'est pas libre comme on veut !... Alors, comme il s'habillait...

ÉTIENNE, *corrigeant malicieusement*. – Se « rhabillait », sans doute, vous voulez dire.

IRÈNE, *très ingénument*. – Non !... Il n'était pas encore levé, quand je suis arrivée...

ÉTIENNE. – Ah ! ah !... Vous m'en direz tant.

IRÈNE. – Alors, histoire de passer le temps, j'ai fouillé un peu dans ses papiers.

ÉTIENNE, – Ben... naturellement !

IRÈNE. – ... et j'ai trouvé une lettre !... Ah ! cette lettre ! ou plutôt le brouillon d'une lettre que Marcel avait écrite à son parrain et dans laquelle il lui annonçait son prochain mariage avec mademoiselle Amélie d'Avranches.

AMÉLIE, *à Étienne*. – Moi ! Crois-tu ?

ÉTIENNE. – C'est insensé ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

AMÉLIE, *avec un geste d'ignorance*. – Ça !

ÉTIENNE, *se levant*. – Vous n'avez pas demandé à Marcel ?

IRÈNE, *se levant également et comme saisie de peur à cette idée*. – Oh ! non, non ! J'aurais eu trop

honte !... Songez donc, si la chose avait été vraie !...  
Et puis, étant donné la façon dont j'avais surpris la  
chose !

AMÉLIE, *se levant*. – Vous avez préféré vous  
adresser à moi.

IRÈNE, *bien gentiment, bien franchement, avec un  
recul d'un pas*. – Oui !

ÉTIENNE. – Tout ça est incompréhensible ! (*Au-  
dessus d'Irène, gagnant la gauche tout en parlant.*)  
Écoutez, madame, je ne suis pas en mesure de vous  
donner la clef de ce rébus. Quand je verrai Marcel, je  
lui demanderai. En tout cas, tranquillisez-vous ! Je  
vois que vous vous intéressez à Marcel...

IRÈNE, *tandis qu'Amélie remonte lentement de façon  
à arriver peu à peu n°2*. – Si je m'y intéresse !

ÉTIENNE, *malicieusement*. – Oui !... Vous me diriez  
le contraire que je ne vous croirais pas ! Eh ! bien, je  
vous garantis que vos appréhensions sont sans objet.  
Je connais Marcel à fond ; c'est mon meilleur ami...

IRÈNE, *lui coupant la parole, avec émotion*. – Ah !

ÉTIENNE, *comme preuve de ce qu'il avance*. – Je  
suis son confident, comme il est le mien. Et le seul  
fait qu'Amélie est mon amie, suffit pour que...

IRÈNE, *le couvant des yeux*. – Vous êtes son confident !

ÉTIENNE. – Toutes ses pensées, il me les confie.

IRÈNE, *radieuse*. – Mais alors... vous me connaissez...

ÉTIENNE, *interloqué, avec hésitation*. – Moi ?...  
Mais... non, madame !

IRÈNE, *navrée*. – Ah ?... Oh ! Il ne m'aime donc pas alors ?

ÉTIENNE. – Pourquoi donc ?

IRÈNE. – Mais, parce qu'il n'a pas éprouvé le besoin... !

ÉTIENNE. – Mais ce n'est pas ça, madame ! mais son devoir de galant homme...

IRÈNE. – Justement ! Quand on aime vraiment, il y a au-dessus du devoir de galant homme, le besoin d'avoir un confident pour parler de l'être qu'on aime. Mais moi, monsieur ! moi, madame ! j'ai une amie qui a un caractère odieux !... Je ne l'ai que pour parler de lui !... Celui qui peut rester confiné dans son devoir de galant homme, n'aime pas sérieusement !

AMÉLIE. – Comme c'est vrai !

ÉTIENNE. – Allons, madame ; je vois que j'ai tort de le faire.. à la discrétion ! Eh ! bien, oui, je vous

connais !... Je vous connais, (*Avec intention.*)  
madame la comtesse !

IRÈNE, *radieuse.* – « Madame la comtesse » ! Il vous a mis au courant ! (*Tout en gagnant vers le canapé.*) Ah ! c'est bien ! C'est bien, ça ! C'est bien !  
*Elle tombe assise sur le canapé.*

AMÉLIE, *frappée par la phrase d'Étienne.* – « Madame la comtesse » ? (*Brusquement, tout en gagnant vers Irène.*) Mais oui, j'y suis ! J'écoutais votre voix depuis un instant... Je me disais : « Je connais ce timbre ! » Mais voilà ! « Madame la comtesse », ça m'éclaire !... Ne seriez-vous pas madame la comtesse de Prémilly ?

IRÈNE, *relevant son voile.* – Hein ! Vous me connaissez !

AMÉLIE, *entre la chaise et le canapé.* – Mais vous-même, madame, tout à l'heure, ne me reconnaissiez-vous pas ?

IRÈNE, *la lorgnant avec son face-à-main.* – Ah ! mais alors, c'était bien ça ! Je ne me trompais pas : Amélie !

AMÉLIE, *achevant sur le même ton qu'Irène.* – Pochet !